

Études littéraires africaines

NDIAYE (Christiane), dir., *Rira bien... Humour et ironie dans les littératures et le cinéma francophones*. Montréal : Mémoire d'encrier, Coll. Essai, 302 p. – ISBN 978-2-923153-97-1



Nicolas Martin-Granel

Numéro 28, 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1028811ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1028811ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin-Granel, N. (2009). Compte rendu de [NDIAYE (Christiane), dir., *Rira bien... Humour et ironie dans les littératures et le cinéma francophones*. Montréal : Mémoire d'encrier, Coll. Essai, 302 p. – ISBN 978-2-923153-97-1]. *Études littéraires africaines*, (28), 95–96. <https://doi.org/10.7202/1028811ar>

Nguimbi Bissielou et Tsira Ndong Ndoutoume. D'autres auteurs gabonais sont cités ici et là pour illustrer certains arguments, notamment les concepts d'« écriture transversale » (p. 162) et de « stratégie de la triangulation » (p. 73). La « stratégie de la triangulation » est une façon d'organiser le récit oral en trois étapes (le départ de l'action, la complication et l'issue), alors que « l'écriture transversale » renvoie à une idéologie de la différence au sein du langage : la « langue francophone » (p. 165), par ses normes lexicales et syntaxiques, est la langue de l'Autre et défigure, « déconfigure » en quelque sorte la langue française. Au niveau thématique, l'essai relève la présence du merveilleux, du fantastique, du mythe et du sacré dans la poétique « ethno-textuelle » du corpus romanesque.

L'approche adoptée par B. Moutsinga engendre malheureusement un grand nombre de répétitions : signalons, par exemple, une longue citation (p. 115) intégralement reprise quelques pages plus loin (p. 124). Ceci peut être dû au fait que l'auteur semble avoir réuni des communications et des articles présentés ou publiés antérieurement sans avoir fait les ajustements textuels nécessaires. Le nombre élevé de coquilles, de fautes grammaticales et syntaxiques, d'erreurs de citation et de références bibliographiques manquantes, ainsi que les multiples répétitions de cette publication en font un essai qui laisse à désirer. Cette « tentative de premier éclairage » qui cherche à « fournir à la littérature gabonaise un cadre critique et théorique » (p. 223) mérite malgré tout une lecture pour ses informations riches et approfondies sur certains romanciers gabonais.

■ Karen FERREIRA-MEYERS

NDIAYE (CHRISTIANE), DIR., *RIRA BIEN... HUMOUR ET IRONIE DANS LES LITTÉRATURES ET LE CINÉMA FRANCOPHONES*. MONTRÉAL : MÉMOIRE D'ENCRIER, COLL. ESSAI, 302 P. – ISBN 978-2-923153-97-1.

Cet ouvrage, bienvenu en format de poche, rassemble une quinzaine de contributions, pour l'essentiel des monographies consacrées à des œuvres filmiques. À cet égard, le titre est un peu trompeur, car les littératures francophones servent en fait surtout d'appoint ou de contrepoint au cinéma, qui se taille la part du lion ; elles ne sont en réalité convoquées que dans les deux dernières parties, qui traitent respectivement du passage des clichés et des stéréotypes « du texte à l'écran » (III) et des « adaptations libres » (IV), que celles-ci soient le fait de l'écrivain lui-même qui passe ainsi de la plume à la caméra ou d'un autre réalisateur. Dans ce dernier cas se pose la question classique de la fidélité entre l'original textuel et la version filmique. Le premier cas, celui de l'auteur qui est aussi réalisateur, se limite à Sembène Ousmane, hapax bien connu qui apparaît dans le dernier article ; cela aurait pu être l'occasion de poser la question de savoir ce qu'il advient de l'ironie, fait de discours et paradoxe énonciatif lié à la narration textuelle, dans un récit filmique privé d'instance énonciative ou narrative. Le cinéma est-il porteur d'un discours oblique, susceptible d'une « lecture » au second degré ? Comment déchiffrer un « cliché » derrière l'image, qu'elle soit photo- ou

cinématographique ? Cette question est certes pointée, au seuil de la troisième partie, par la coordinatrice de l'ouvrage, Christiane Ndiaye, qui se demande justement, à propos de Dany Laferrière – écrivain dont la charge ironique se trouve dégradée à l'écran en comédie de boulevard –, pourquoi il est si difficile de « retourner sur le dos les stéréotypes » (selon les termes du titre de sa contribution, p 167). Cependant, cette « difficulté » n'est pas vraiment abordée de front, même si certaines contributions présentent des éléments de réponse intéressants sur le plan théorique ; il en va ainsi de la notion d'« ironies urbaines » de Walid Khachab (dans la deuxième partie, « Figures et territoires du comique »), du « grotesque visuel » dont parle Viviane Azarian ou de « la déterritorialisation comme fondement d'un humour subversif » de Momar Désiré Kane (dans la première partie, « Le rire des marges »). Toutefois ces deux derniers essais, qui portent sur le cinéma « satirique, ironique et parodique » (p. 57) de Djibril Diop Mambéty, se déprennent difficilement de la vulgate rhétorique de l'humour-ironie comme procédé, figure ou trope mis au service de la satire morale, reformulée en « subversion » ou « transgression ». Disons de façon plus générale que, dans ce collectif dont les analyses reposent souvent sur des associations classiques d'adjectifs – satirique / ironique / parodique et burlesque / grotesque / carnavalesque –, c'est toujours le bon vieux comique qui tire son épingle du jeu et triomphe de l'humour. Aussi n'est-on guère surpris de voir l'adage classique, « le rire châtie les mœurs », repris en quatrième de couverture, mais attribué curieusement à... Bergson. De Térence (le fameux *castigat ridendo mores*) à Bergson (le tout aussi fameux « mécanique plaqué sur du vivant »), il semble que la boucle se soit bouclée en *happy end* : « rions pour un monde meilleur ».

■ Nicolas MARTIN-GRANEL

NZESSÉ (LADISLAS), DASSI (M.), ÉD., *LE CAMEROUN AU PRISME DE LA LITTÉRATURE AFRICAINE À L'ÈRE DU PLURALISME SOCIOPOLITIQUE (1990-2006)*. PRÉF. DU PROFESSEUR DAVID SIMO. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. L'HARMATTAN CAMEROUN, 2008, 292 P. – ISBN 978-2-296-06144-6.

Cet ouvrage rassemble quatorze articles et un post-scriptum, écrits par des chercheurs (francophones et anglophones) issus des universités camerounaises de Yaoundé, Dschang et N'Gaoundéré, ainsi que de France, du Canada, d'Angleterre et des États-Unis.

Comme l'indique la quatrième de couverture, cette publication « s'efforce de faire la lumière sur la présence du Cameroun dans la production littéraire africaine à l'ère du pluralisme sociopolitique », des années 1990 à 2006. L'entreprise est ambitieuse : il s'agit en effet de montrer dans quelle mesure la littérature camerounaise a pris en charge, depuis les années 1990 (et l'ouverture du pays au multipartisme et à la liberté d'association), la représentation des champs sociaux et politiques.

L'ouvrage aborde un corpus littéraire qui comprend aussi bien des écrivains de la diaspora comme Mongo Beti, Patrice Nganang et Léonora Miano, que